



UNE DAME PATRONESSE.



Une brillante société était réunie dans le salon du banquier Montfort, l'un des heureux millionnaires de la Chaussée-d'Antin. Sept heures venaient de sonner, et un domestique à grande livrée venait de prononcer ces mots si doux à l'oreille d'un gastronome altéré : « Madame est servie. »

Je ne décrirai pas la salle à manger d'un mil-

lionnaire, ce sanctuaire où s'élaborent tant de conceptions et de projets, tant de révolutions financières et politiques. Je ne décrirai pas la royale somptuosité d'un festin qui aurait fait pâlir tous ceux de Lucullus. Qu'il vous suffise de savoir que Montfort traitait ce jour-là un diplomate étranger, dont il captait la protection pour la conclusion d'un emprunt; le secrétaire-général d'un ministère, qui était en position de lui faciliter l'adjudication d'une grande entreprise; et trois députés du centre, dont le vote pouvait doter la France d'un canal qui devait verser l'abondance et la fertilité.... dans la caisse de l'insatiable traitant. Cette énumération succincte des principaux convives équivalait à la carte du dîner.

Madame Octavie de Montfort, étincelante de diamants, de jeunesse et de beauté, présidait avec infiniment de grâce et d'esprit. Aimable et riieuse, elle ripostait avec finesse aux agaceries du secrétaire-général et aux madrigaux du diplomate étranger; tout le monde était en verve; les saillies jaillissaient avec les bouchons du Champagne; les députés du centre étaient bruyants, comme à un discours de M. Mauguin; et le banquier lui-même avait de l'esprit.

On avait parlé de tout, et après avoir épuisé tous les sujets, depuis l'abbé Châtel jusqu'à ma-

demoiselle Boury (sans compter l'emprunt, la grande fourniture et le canal), on vint à causer bienfaisance, à propos d'un bal philanthropique, bal déguisé, qui devait réunir l'élite de la société parisienne. Madame Octavie de Montfort était l'une des dames patronesses de ce grand bal qui devait avoir lieu dans quinze jours. On dit beaucoup de choses sérieuses et folles sur la charité, sur les pauvres, sur la philanthropie dansante et la bienfaisance en entrecats, cette grande invention des temps modernes. Montfort avait la larme à l'œil en parlant des malheureuses familles qui n'avaient pour providence et pour soutien que la sensibilité du riche. Quant à Octavie, elle fut sublime! « A quoi pouvait servir l'opulence, sinon à soulager l'infortune? » Entre le second service et le dessert, elle avait placé quarante billets. « Elle en voulait placer deux cents, non par vanité; c'est un sentiment que, grâce au ciel, elle n'avait jamais connu; mais par dévouement pour ces malheureux orphelins, qu'elle appelait ses enfants, sa famille! »

« Cette chère Octavie, dit le banquier; c'est pour elle un si doux plaisir que de secourir l'indigence! Elle n'en connaît pas d'autre!

— Oh! monsieur, vous me flattez! Je le fais pour vous plaire: car vous n'êtes heureux que quand vous faites du bien. »

En ce moment un domestique entra, et annonça à Montfort que quelqu'un demandait à lui parler.

« A cette heure ! dit le banquier avec humeur. Vous savez bien, Jean, què je ne reçois personne quand je suis à table. »

Le domestique s'approcha, et murmura à demi-voix : « C'est M. Didier. »

A ce nom, Montfort se leva, pria ses convives de l'excuser, et passa dans son cabinet.

Un petit homme vêtu de noir, et dont la figure assez douce contrastait avec sa profession, attendait là le banquier. Il portait sous son bras une énorme liasse de papiers :

« Vous m'excuserez si je vous dérange, dit M. Didier ; mais je ne puis venir qu'à cette heure, ou de grand matin, ce qui vous incommoderait bien davantage... Et comme vous ne voulez pas d'intermédiaire dans les petites affaires que vous m'avez confiées.....

— Au fait, au fait, M. Didier.

— Croiriez-vous, M. Montfort, que je suis sorti de mon étude ce matin à sept heures, et que je n'ai pas encore dîné... J'ai fait aujourd'hui quinze saisies.

— Au fait, je vous prie. On m'attend. Je reçois aujourd'hui. M'apportez-vous enfin de l'argent ? Aurai-je raison de ces débiteurs insolubles ?

— Je crains bien que non, monsieur, à moins que vous n'en veniez aux grands moyens, la vente des meubles, la prise de corps... Mais votre sensibilité....

— Vous savez bien, M. Didier, qu'il n'est point question de cela en affaires.... Au surplus, je n'ai eu recours à votre ministère que parce qu'il s'agit de gens de mauvaise foi, et qui peuvent payer.

— Ils disent que non.

— Ainsi vous n'avez rien obtenu ? Rien de madame Rémy, cette mercière, qui me doit quatre cents francs depuis un an ? Obligez donc les gens !

— Rien.

— Où en est l'affaire ?

— Il y a eu jugement, saisie ; la vente est pour mercredi ; j'ai voulu vous voir avant de faire afficher.

— Il faut vendre.

— Elle vous demande trois mois. Elle est sans ressource, et va se voir forcée d'abandonner son commerce. Son mari, qui avait une petite place à la Banque, est mort du choléra. Elle reste seule, avec trois enfants en bas âge.

— Ah ! elle dit que son mari est mort du choléra ? Je saurai cela par ma femme, qui est membre du comité des orphelins. En attendant, affichez toujours.

— C'est bien, monsieur.

— Et ce petit Fombreuse, ce jeune homme qui lit des mémoires à l'académie des sciences, a-t-il enfin desserré les cordons de sa bourse ?

— Hélas ! monsieur, la bourse doit être peu garnie, à en juger par le mobilier.

— Mais enfin il faut bien qu'il paye les mille francs qu'il doit à la succession de mon beau-père, le comte de Blergy.

— Mille francs ! monsieur. La dette est maintenant de treize cent quatre-vingts francs en comptant les intérêts et les frais. Jamais ce pauvre jeune homme ne pourra payer.

— Il le faudra bien pourtant. Je n'entends pas que l'on me promène ainsi. D'ailleurs M. Fombreuse a une place.

— Il en avait une, monsieur ; une place de quinze cents francs dans un collège de Paris....

— Comment ! il ne l'a plus !...

— Vous m'avez donné l'ordre, monsieur, de mettre opposition à ses appointements.... Cette opposition lui a fait perdre son emploi.

— Mais je n'ai donc plus de garantie ! s'écria le banquier. M. Didier, poursuivez cette affaire avec la plus grande rigueur. Je sais que Fombreuse a des ressources : il a des talents....

— Des talents stériles, monsieur. Il est profond géomètre ; cela rapporte peu. La place qu'il a perdue était son principal moyen d'exis-

tence. Il donne des leçons dans quelques pensions, et il faut qu'il nourrisse une vieille mère malade dont il est l'appui.

— Eh bien ! quand on a des talents stériles, on ne fait pas de dettes ; on n'emprunte pas, puisqu'on ne peut rendre. Quand on a des dettes et qu'on ne les paye pas, on ne fait pas parler de soi dans les journaux !... On ne lit pas de mémoires à l'académie des sciences !... Misère et vanité, je ne connais rien de plus détestable ! M. Didier, vous poursuivrez.

— Tout a été fait, monsieur. Il ne reste plus que la saisie.

— Vous la ferez.

— Pour l'effrayer ?

— Pour vendre.

— Il a un mobilier de deux cents francs !

— M. Didier, j'ai des devoirs à remplir. Dans cette affaire, je n'agis pas pour moi seul. Fombreuse est débiteur des héritiers de mon beau-père. Si cela n'intéressait que ma femme, je patienterais, vous me connaissez assez pour n'en pas douter. Mais cette créance intéresse également mon beau-frère le comte de Blergy, maître des requêtes, et ma belle-sœur, la femme du général Maugrand. Vous poursuivrez.

— Soit, monsieur.

— Vous savez bien, M. Didier, ajouta Mont-

fort en reconduisant l'huissier, que je ne suis pas un homme impitoyable. J'ai attendu assez long-temps pour ces créances; mais il y a un terme à tout... Et puis, je vous le dis en confiance; c'est à ma femme que j'ai promis les petites sommes dont je vous ai confié le recouvrement, à ma femme qui doit en faire le versement au bureau de bienfaisance de notre arrondissement, car elle est dame de charité... Au revoir, M. Didier.»

En ce moment le bruit des contredanses se fit entendre; et le mélodieux orchestre de Tolbecque envoya de joyeux accords dans le cabinet du banquier. Montfort regagna précipitamment ses riches salons.

C'était une fête délicieuse, un raout enivrant, un véritable bal de millionnaire. La haute finance, la diplomatie, tous les hommes à la mode, s'étaient donné rendez-vous dans cette brillante soirée. Mille bougies versaient une éblouissante clarté sur des femmes rayonnantes de parure et de beauté. Toute cette foule d'heureux et de puissants s'agitait au bruit d'une musique harmonieuse, dans des appartements embellis de tous les prestiges du luxe, de toutes les merveilles des arts. A deux heures, un magnifique souper varia les plaisirs de la nuit, et étonna par sa somptueuse recherche des convives ha-

bitués pourtant à la prodigieuse splendeur des tables ministérielles. Le jour faisait déjà pâlir l'éclat des bougies, que les danses continuaient encore, et qu'un magique et entraînant galop faisait tourbillonner cette foule rieuse et dorée, et offrait aux yeux enchantés un cercle mouvant de femmes, de diamants et de fleurs.

J'oubliais de dire qu'à la fin du souper madame Octavie de Montfort avait déjà placé ses deux cents billets pour le bal des pauvres.

Quittons ce spectacle de bonheur et de plaisir, et transportons-nous au quatrième étage d'une triste et chétive maison de la rue Guénégaud. Après une nuit de veille et de travail, un jeune homme assis devant une petite table de noyer, couverte de papiers, de livres et d'instruments de mathématiques, près d'une cheminée où quelques maigres tisons brûlaient encore, avait cédé à la fatigue, et s'était endormi, la tête penchée sur sa poitrine. Une lampe presque éteinte jetait encore de sombres reflets sur la figure pâle et mélancolique du jeune homme. Une porte ouverte laissait voir dans une autre chambre un lit dans lequel reposait une vieille dame, dont les traits souffrants et altérés annonçaient l'angoisse et la maladie. Une excessive propreté déguisait mal l'indigence de ce modeste réduit. Quelques vieux meubles, restes délabrés d'une

antique aisance, attristaient l'œil par leur élégance en ruine. Un chien couché aux pieds de son maître venait de s'éveiller à un premier rayon du soleil, et il fixait sur le jeune homme endormi un regard attentif et protecteur. Tout-à-coup la sonnette de la porte vint à retentir; le chien sauta précipitamment, et fit entendre un léger aboiement qu'il réprima sur-le-champ en regardant le lit de la vieille dame. « Silence, Fox! dit le jeune homme en s'éveillant et en se frottant les yeux. On a sonné, je crois, à ma porte. Qui donc peut venir si matin? » Et il courut ouvrir.

C'était M. Didier, l'homme à l'habit noir, à la liasse de papiers, et au maintien doux et honnête. Mais M. Didier, cette fois, n'était pas seul. Il venait escorté de deux hommes, dans l'un desquels Fombreuse reconnut le portier d'une maison voisine.

« Qu'y a-t-il pour votre service? demanda Fombreuse.

— Pardon, monsieur, dit en s'inclinant Didier... vous ne me reconnaissez pas, quoique j'aie déjà eu l'honneur de vous parler plusieurs fois... Je viens pour le paiement de ces mille francs (sans compter les frais) que vous devez à la succession Blergy... »

Fombreuse tressaillit.

« Que veulent ces deux messieurs? demanda-t-il en désignant les deux personnes qui accompagnaient Didier.

— Pardon, monsieur, mais ce sont mes deux témoins, répond Didier avec une sorte d'embarras; car si vous ne pouvez me payer ce matin, monsieur, je vais être dans la pénible nécessité, pour me conformer aux ordres que j'ai reçus de M. Montfort, d'effectuer chez vous une saisie.»

Fombreuse sentit son cœur cesser de battre; il songea à sa vieille mère qui était là, malade, et qui dormait paisiblement sur ce lit qu'on allait vendre. Il chancela, et son front se couvrit d'une sueur glacée. Mais il tâcha de se remettre, et d'une voix dont il cherchait à maîtriser l'émotion, il demanda à l'huissier comment ce portier qu'il avait reconnu pouvait lui servir de témoin. « Monsieur est donc clerc d'huissier? » ajouta-t-il.

« Non, monsieur, répliqua Didier. Mais comme nous ne pouvons saisir sans deux témoins, et que quand je suis parti de mon étude, un seul de mes clercs était arrivé, je me suis fait assister d'une personne de votre voisinage. »

Le malheureux jeune homme resta comme pétrifié, et dans la dernière des humiliations. Ce portier le connaissait; car Fombreuse donnait

une leçon de mathématiques dans la maison dont il était le concierge.

Didier n'était pas méchant; c'était sans aucune intention, et pour se conformer aux habitudes de sa profession, qu'il s'était fait assister de ce portier. Il trouvait cette chose toute naturelle, et ne se doutait pas qu'il venait de déshonorer un homme!

Quant au portier, il était là stupide, et ne voyait dans tout ceci qu'une pièce de vingt sous qu'il avait gagnée en montant quatre étages.

Et il se promettait bien de conter sa bonne fortune à tout le quartier!

Avant d'aller plus loin, et pendant que Didier verbalise, expliquons l'origine de la dette de Fombreuse, et apprenons au lecteur comment le pauvre jeune homme se trouvait débiteur de mille francs envers les héritiers du comte de Blergy.

Le comte de Blergy, père de mademoiselle Octavie, qui avait épousé le banquier Montfort, avait rempli d'éminentes fonctions. De hautes dignités, richement rétribuées, lui avaient permis d'augmenter encore la grande fortune qu'il tenait de ses aïeux. Du reste, une vaste capacité scientifique rehaussait en lui l'éclat des titres et de l'opulence; notre premier corps savant le

comptait parmi ses membres les plus illustres; c'était enfin l'une des notabilités contemporaines les plus brillantes et les plus justement honorées.

La spécialité vers laquelle Fombreuse avait dirigé ses travaux et ses études était précisément celle qui avait valu au comte de Blergy sa réputation bien méritée de savant. Cette circonstance, un travail important publié par Fombreuse, des mémoires remarquables lus par lui à l'académie des sciences, avaient fixé sur ce jeune homme l'attention du célèbre vieillard. Des relations que le comte lui-même avait recherchées et provoquées, s'étaient établies entre l'académicien et son jeune émule; l'hôtel du comte de Blergy était, à toute heure, ouvert à Fombreuse; et si quelquefois le fils et les filles du comte lui témoignaient une froideur injurieuse et la fierté blessante d'une morgue hautaine, en revanche il trouvait toujours auprès de leur père ces bienveillants éloges, ces encouragements affectueux qui retrempe l'âme et fortifient le cœur à un âge où il suffit d'un mot pour nous relever à nos propres yeux et nous inspirer de grandes pensées.

Bientôt un bienfait positif vint augmenter, s'il était possible, la reconnaissance de Fombreuse. Une place d'agrégé devint vacante dans l'un des